

A. COLLONGEAT (suite)

. Et Marie de tirer la leçon que « la vie ne tient qu'à un fil et malheureusement pour beaucoup ce fil a été rompu. »

Apprenant la nouvelle, **Eugène Grange** répondra : « La mort de Collongeat m'a douloureusement surpris. Je me figure la douleur de sa famille inconsolable. Pauvre épouse ! pauvre mère ! Que Dieu leur donne la grâce de supporter une si grande douleur. »

Eugène Besson compatira aussi à la peine de la famille : « **Et ce pauvre Collongeat ! que ça doit être terrible pour ces pauvres jeunes femmes.** »

Ces « pauvres jeunes femmes », ce sont **Reine Blanchard**, épousée en 1907 qui lui avait donné trois enfants et **Benoîte Bruel**, épouse de François Blanchard, tué en juin 1915 (voir CP 8, 41 et 42). Pauvre Reine, en l'espace de six mois, elle a perdu son frère et son mari.

Au 260, puis au 60 RI

Antoine Collongeat, de la classe 1903, avait sans doute fait trois ans de service militaire au 60ème RI de Besançon, surnommé « l'As de cœur ». C'est sous ces couleurs qu'il succombera, alors qu'à 32 ans, il aurait dû faire partie de la réserve du 60, donc du 260 RI.

Une lettre de Marie Grange du 29 janvier 1915 nous explique pourquoi Antoine en septembre 1915 appartenait au 60 RI et plus au 260 : « La pauvre mère Collongeat se désole, son fils qui est toujours resté au chaud jusqu'à présent, est versé dans le 60°, celui qui a été si éprouvé aux environs de Crouy. De la Compagnie de Garbit, ils ne sont revenus que 25. »

En janvier, le 60 RI y avait perdu 1.800 de ses 2 400 hommes. « Avec ce qui restait, indique l'Historique du Régiment, on put faire seulement cinq petites compagnies. » Elles furent dirigées sur Taillefontaine, à côté de Villers Cotterets où les renforts arrivèrent à partir du 23 janvier de Besançon et de Belfort, dont Antoine Collongeat. Ainsi, en août 1914, il aurait donc rejoint le 260 à Besançon et y serait resté, puis fin janvier 1915, il aurait été intégré au 60 RI.

Le régiment reconstitué de 2466 hommes, de 160 sous-officiers et de 215 caporaux, prend alors position à Fontenoy, près de Vic-sur-Aisne. D'après l'Historique du 60 RI, « l'esprit n'est pas très bon. Il faudra un long et patient travail des officiers de compagnie pour plier les plus rebelles à la discipline et à une conception du devoir militaire conforme aux traditions du régiment; la

main forte, rude à l'occasion, du nouveau commandant du régiment, ne contribue pas peu à obtenir ce résultat. » Le chroniqueur pensait certainement à ce qui était arrivé au soldat Lucien Bersot, fusillé pour l'exemple le 13 février 1915 (voir encadré page 4).

Jusqu'au 23 juillet, le 60 RI stationne dans ce secteur relativement calme. Relevé, il va cantonner vers Villers Cotterets et Château-Thierry, puis est transporté en Champagne, à Saint-Hilaire-au-Temple et s'installe près de Suippes, au nord de Châlons, le 21 août. Pour préparer l'offensive à venir.

Joffre a en effet décidé de relancer l'offensive en Artois et en Champagne, là où il avait échoué au printemps, mais cette fois, en attaquant simultanément et avec plus de moyens. En Champagne, avec 29 Divisions d'Infanterie, 6 de Cavalerie et 1100 canons. Dans cette région, les Allemands avaient en effet accumulé des défenses formidables.

En Champagne

Le 25 septembre après une préparation d'artillerie de trois jours les IIe et IVe Armées essayent de rompre les positions allemandes sur un front de 25 km, d'Aubérive à Ville sur Tourbe. Le 60 RI, qui fait partie de la 14 DI du 7° CA du Général Villaret, de la 4° Armée De Langle de Cary, se trouve positionné aux N.O. de Wacques.

La première ligne allemande est anéantie sous un déluge d'acier et se trouve enfoncée sur trois km d'Aubérive à Mesnil les Hurlus. Mais les Français butent alors sur leur seconde, creusée à contre-pente avec un réseau de barbelés intact et infranchissable car dissimulé à la vue. Les positions aménagées en fortin sont impenables. Le 29, l'attaque est arrêtée, elle laissera 138 576 hommes hors de combat, c'est un échec. Le 6 octobre, les combats reprendront en vain pour dix jours.

« Le 24, à partir de minuit, les troupes prennent leurs emplacements de départ. Le 3ème Bataillon (=celui de Collongeat, qui est à la 12° Cie) partira le premier, le 2ème suivra; le 1er restera en réserve. À 9 heures, les hommes sont en place, baïonnette au canon. À 9h 15, l'artillerie allonge soudainement son tir : toutes les premières vagues bondissent.

Hélas ! quelque intense qu'ait été le bombardement, le Boche n'était pas anéanti. Il attendait. Quand les casques paraissent au-dessus du parapet, un tir effroyable de fusils et de mitrailleuses se déchaîne, accompagné par le fracas des minen et des canons... Nos vagues d'assaut sont prises de front et de flanc

par les mitrailleuses. En cinq minutes, une bonne partie des assaillants sont couchés sur le terrain bouleversé. Le capitaine Delarue, de la 12ème, est coupé en trois par une torpille qui l'atteint en plein corps. 27 hommes de sa compagnie tombent sur deux lignes, au pied du réseau.

Au soir du 25, le régiment compte 13 officiers tués, parmi lesquels 2 chefs de bataillon sur 3 et 7 commandants de compagnie sur 12. Le nombre d'hommes tués ou blessés est considérable. Leur évacuation presque impossible de jour est très difficile encore la nuit venue. En attendant, les malheureux s'accumulent au poste de recueil, sur l'Ain...

Les combats se poursuivront les 26, 27 et 28, mais « le 29 septembre, cette fois, c'est la fin. Les régiments de la division ont trop souffert pour être à même de tenter un nouvel effort. Les quatre colonels sont tués ou blessés. Il n'y a presque plus de capitaines ni, même d'officiers. Le 60ème a perdu 42 officiers et 1.700 hommes. La relève s'effectue dans la soirée du 29. Ce qui reste du 60 RI rentre au camp de Suippes d'où il s'en va au bivouac de la voie d'Aigny, près du village des Grandes-Loges, pour s'y réorganiser. »

Antoine Collongeat a probablement été grièvement blessé dans les premières heures de l'attaque du 25. Son acte de décès dressé trois semaines plus tard indiquera qu'il « est décédé au champ de bataille de Jonchery près Suippes, par suite de blessures reçues », sans préciser l'heure. Ce témoignage est apporté par le sergent major Victor Petitjean, sans doute le médecin qui l'a vu mourir.

Citation du 23 janvier 1916

Général Gouraud de la 4° Armée :

«... Le 60 RI s'est élancé le 25 septembre à l'assaut des tranchées allemandes. A successivement enlevé les trois premières lignes de première position ennemie sous un feu des plus violents et des plus meurtriers. Poursuivant ensuite l'ennemi sur 4 kms, a fait plus de 300 prisonniers, s'est emparé d'une batterie lourde et a atteint la deuxième position allemande. S'est maintenu sur le terrain conquis bien que privé de son chef, grièvement blessé, et d'une grande partie de ses cadres, et a repoussé victorieusement toutes les contre-attaques de l'ennemi. »

« *C'était la première fois, remarque l'Historique, que la valeur du régiment était officiellement reconnue. Hélas! il avait payé bien cher cet honneur.* »